

N° 56

L'ami de Rezé

Décembre 2008 / Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 3€

Sommaire

Souvenirs de la guerre – Liliane Ordronneau-Biron	p 2 à 10
Céleste Bulkeley, un personnage des guerres de Vendée – Michel Kervarec	P 11 à 15
Un lazaret en Touffou– Michel Kervarec	p 16 à 19
Les Guémadeuc, vicomtes de Rezé – Yann Vince.....	p 20 à 21
Enigmes autour des cloches de Bouguenais – Joseph Papion,	p 22 à 24
Les vitraux de l'église St Paul – Jean Seutein	p 25 à 32

L'éditorial

Le mot du Président

Pour toutes les associations, l'année commence au début de septembre et c'est notre cas.

Nos amis sont passés nombreux à la Trocardière pour le Forum des associations. Cette édition fut très positive.

Nous comptons sur la manifestation encore plus fructueuse qu'est ordinairement la fête du quai Léon Sécher. Malheureusement, la pluie et le vent étaient de la partie et nous contraignirent à rester calfeutrés chez nous. Espérons que les organisateurs auront plus de chance – et nous aussi – pour l'an prochain.

Pour les Journées du Patrimoine, les visites du bourg et de Trentemoult, menées par Jean Seutein, Gisèle Lecoq et moi-même ont été très bien suivies.

Autre réussite : la conférence organisée à la Résidence Saint-Paul, en partenariat avec cette maison ainsi que l'O.R.P.A.R. Elle portait, rappelons-le, sur le thème « Francs et Vikings à Rezé ». La salle était archi-pleine.

Nous nous sommes efforcés de sortir un nouveau bulletin, mais des impondérables sont intervenus et il sort plus tard que ce que nous avions prévu.

Dans ce numéro, nous retiendrons le témoignage de Liliane Ordronneau-Biron sur la Seconde Guerre mondiale à Rezé, vue avec les

yeux de la fillette qu'elle était alors. Nous avons besoin de ce genre de récit. Les archives ne peuvent restituer toute cette vie. Alors, si vous avez à dire qui soit en rapport avec Rezé et pas seulement avec la guerre, écrivez-nous.

Jean Seutein, quant à lui, est allé voir du côté de l'église Saint-Paul où il a fait un gros travail d'analyse des vitraux (photographiés par Marie-Françoise Artaud). Ce n'est pas quelque chose d'aisé, loin de là.

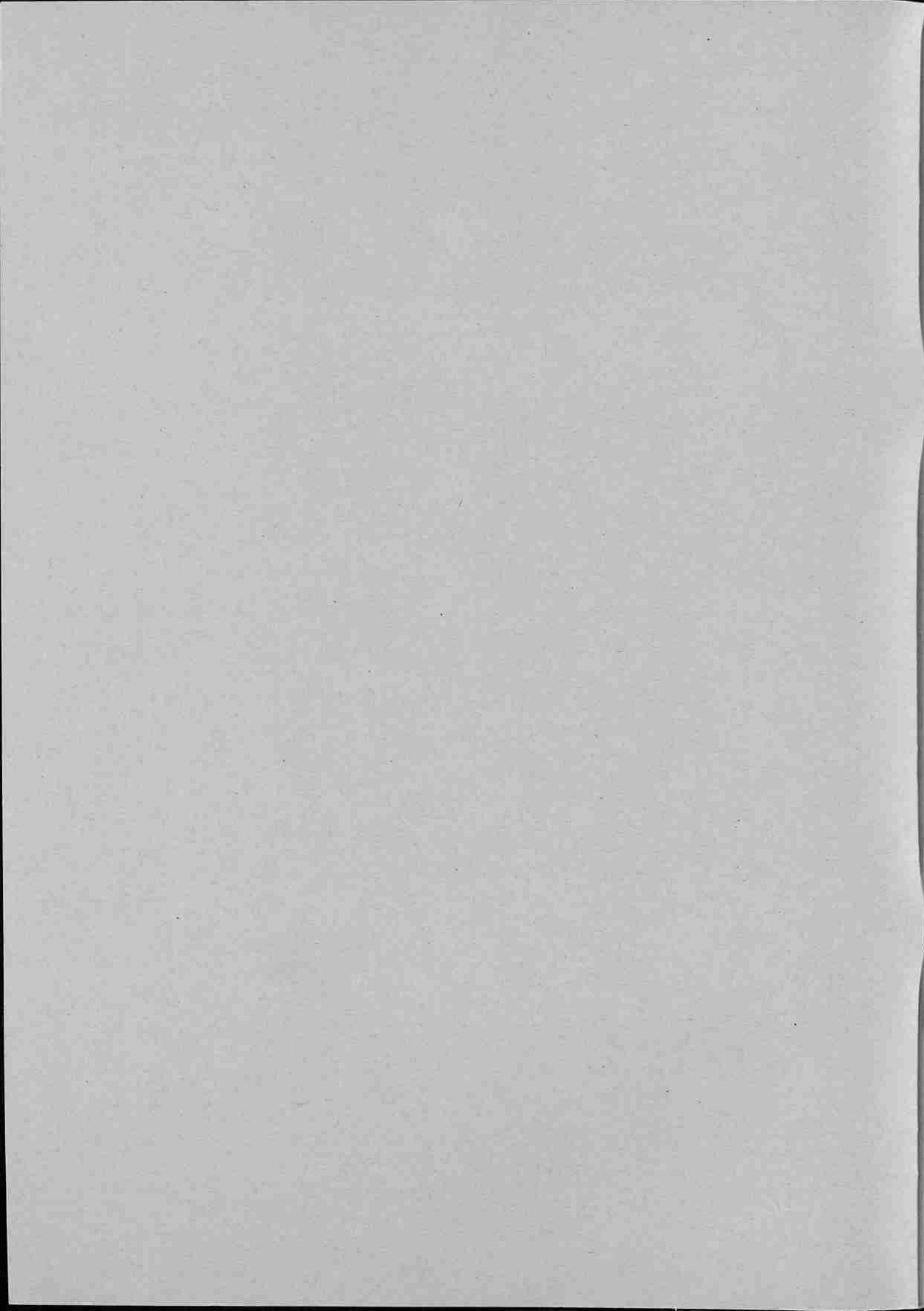
Yann Vince, lui, remonte dans le temps avec des précisions sur ces turbulents seigneurs de Rezé qu'étaient les Guémadeuc.

Pour ce qui me concerne, je me cantonne à l'extrême sud de Rezé avec deux articles.

L'un évoque l'établissement d'un lazaret pour recevoir les marchandises mises en quarantaine au début du 18^e siècle par crainte de la peste. L'autre parle de Céleste Bulkeley, "amazone" de Charrette qui habita la Brosse sous le Consulat et au début de l'Empire.

Voilà de quoi lire en attendant une nouvelle publication laquelle, espérons le, mettra moins de temps à aboutir.

Le président
Michel Kervarec



SOUVENIRS DE LA GUERRE

Par Liliane BIRON-ORDRONNEAU

Comme beaucoup de personnes, je pratique la généalogie et j'ai souvent regretté de ne pas avoir plus de détails sur la vie de mes ancêtres ; quelques anecdotes qui agrémentent un "arbre", on peut en trouver, mais c'est assez rare ; alors je m'étais dit que j'écrirais quelques histoires qui me sont arrivées pour mes petits-enfants au cas où, un ou plusieurs d'entre eux s'intéresseraient à ses aïeux.

Puis dernièrement, une de mes petites-filles, qui est en CM², a eu comme devoir d'interviewer quelqu'un ayant connu la Seconde Guerre Mondiale et elle m'a demandé de participer, ce que j'ai fait volontiers. A partir de là, j'ai eu le déclic pour écrire noir sur blanc les souvenirs d'une petite enfance passée pendant la guerre. J'avais déjà donné quelques anecdotes par-ci, par-là, mais rien de complet. Là, je vais essayer de grouper tous mes souvenirs que je me repassais le soir avant de m'endormir, ce qui m'a permis, sans doute, d'en conserver un certain nombre (il n'y avait pas de psy à l'époque pour faire parler les gamins, ni les adultes d'ailleurs qui vivaient des événements sortant de l'ordinaire).

Jusqu'à l'âge de 6 ans, j'ai vécu dans une petite rue qui sépare Nantes de Vertou, non loin de la route de Clisson et de l'usine électrique. Le premier souvenir se rapportant à la guerre c'est celui de mon père venant en permission et apportant dans son sac à dos deux ou trois boîtes de sardines rouges et dorées ; c'était l'hiver 39/40 et j'avais à peine 3 ans.

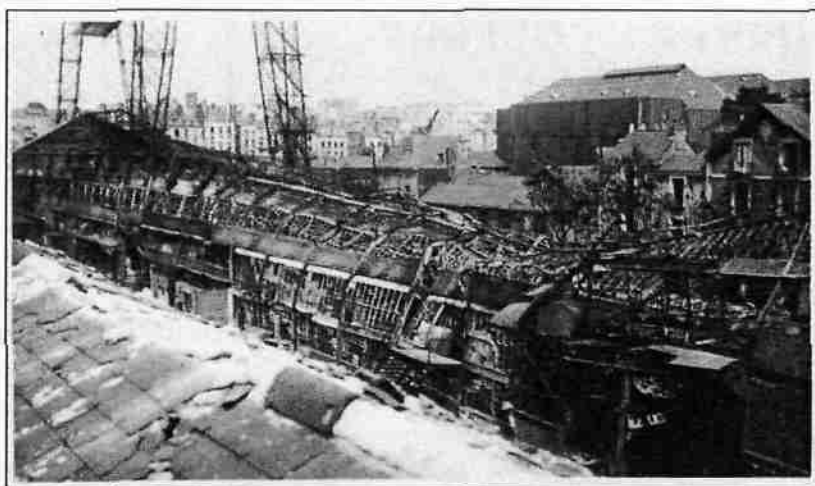
Un autre souvenir, c'est un nombre considérable de soldats regroupés route de Clisson et qui parlaient une langue bizarre ; ce sont les Anglais sur le départ (c'est ce qu'on m'a dit) ; il fait chaud ; je

suis en maillot de bain ; c'est donc juin 1940.

De cette période, je me souviens aussi d'une grande tranchée creusée dans le jardin pour abriter toute la famille (on vivait non loin de ma grand'mère maternelle, deux tantes dont une toute jeune et l'autre avait son mari prisonnier, un petit cousin ...) avec des tôles ondulées pour servir de toit. J'ai le souvenir d'être descendue dans ce refuge, mais pas des alertes. J'ai un très vague souvenir du retour de mon père (il avait eu la chance d'être démobilisé du côté de Montauban), de trois de mes oncles prisonniers (dont un qui savait que sa femme attendait un enfant pour fin mai 1940 mais qui ne saura que deux ans plus tard que c'était un garçon), de l'hiver rigoureux de 42 où, avec mon cousin de trois ans, on jouait plus souvent dehors que dedans, vu que le charbon était rare et les maisons glaciales.



Ateliers Chantiers de Bretagne
Bombardement du 07.05.1942



Ateliers Chantiers de Bretagne - Bombardement du 07.05.1942

Les souvenirs se précisent à partir de 1943. J'ai donc 6 ans et je déménage avec mes parents pour habiter à la Morinière dans une grande maison un peu en retrait du quai Léon Sécher sur la hauteur. Elle est divisée en quatre logements qui tournent le dos à la Sèvre, avec un grand jardin divisé en quatre plates-bandes et quatre apprentis au fond adossés à une petite "falaise". Ma grand-mère paternelle est décédée accidentellement en octobre 1942 et mon grand-père est malade, d'où le choix de mes parents de se rapprocher de lui. Il habite à l'étage et le logement du rez-de-chaussée vient de se libérer, il possède une pièce de plus – trois au lieu de deux – que notre maison du Chapeau-Verni.

Je vais à l'école maternelle à Ledru-Rollin à Nantes (comme beaucoup d'enfants de la Morinière et de la Chaussée et même de la Rousselière en Vertou ; pourquoi ? Je l'ignore). Je me souviens des alertes : c'est le jeudi ou pendant les vacances (je n'ai aucun souvenir d'alerte à l'école). Ma mère ouvre les fenêtres de la maison pour éviter que le souffle des bombes ne fasse éclater les vitres et m'emmène au fond du jardin dans le caveau ; la voisine et ses trois garçons aussi ; on se regroupe ; les deux mères discutent entre elles – la voisine emmène toujours une petite mallette métallique beige ; pour maman c'est un petit sac noir, pour les papiers précieux sans doute. Nous les enfants on joue entre

nous, la porte du caveau étant toujours ouverte à moitié et on écoute le bruit des avions qui approchent : Anglais ? ou Américains ?



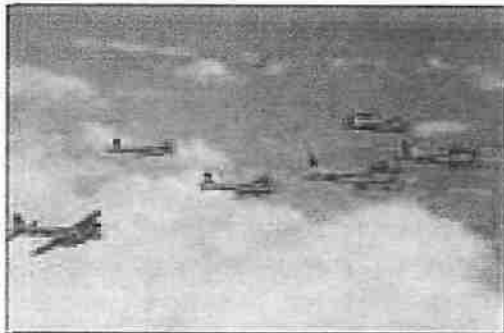
Lancaster – bombardier anglais

Quand les mères disent " Ah ! C'est les Anglais", on les sent rassurées ; les Anglais, lâchant les bombes de plus bas, avaient plus de précision ; avec les Américains, c'est un peu au petit bonheur si j'ose dire...



Bombardement- Nantes

C'est pendant ces mois-là entre mars et septembre 1943 que j'avais accompagné ma mère à l'hôpital Saint-Jacques pour voir un de mes oncles hospitalisé. Dans une grande salle de nombreux malades et blessés des différents bombardements ; les blessés étaient couverts de mercurochrome et souffraient de troubles respiratoires suite au souffle des bombes. C'est sans doute aussi pendant cette période qu'un soir, tard, des hommes sont venus à la maison ; je ne me souviens pas s'ils étaient en uniforme, mais ils étaient armés et ils ont fouillé jusque dans les cendres de la salamandre qui était dans la chambre de mes parents, là où mes parents et moi étions regroupés. Je n'ai jamais su ce qu'ils cherchaient.



Bombardiers américains

Le 16 septembre 1943, dans l'après-midi, nous sommes de nouveau allés à Saint-Jacques pour rendre visite à une tante hospitalisée pour appendicite. Là aussi, des femmes blessées dans cette grande salle, dont une qui m'avait impressionnée : elle était entièrement badigeonnée de mercurochrome. Je crois que c'est vers 16 heures que l'alerte a retenti ; nous sommes restées dans la salle avec ma tante. Et là, aucun doute, au grondement sourd des avions, c'étaient des bombardiers américains. Et le bruit s'est amplifié, avec le sifflement des bombes dans l'air, puis le bruit des explosions ; un moment les murs ont tremblé et des vitres sont tombées ; l'hôpital avait été touché. Après la fin de l'alerte, nous avons attendu un moment pour rentrer à la maison et, en sortant, nous avons été bloquées par la cohue : les gens qui voulaient sortir de l'hôpital et ceux qui y entraient. Déjà des dizaines de

cadavres étaient alignés sur l'herbe après la petite galerie de l'entrée et des véhicules de toutes sortes apportaient les blessés : fourgonnettes, camions ... ; la rue Saint-Jacques était noire de monde et nous avons eu du mal à avancer. J'ai eu le temps de voir, sur la plateforme d'un camion, des gens hébétés, couverts de poussière dont des marins en uniforme, des Allemands forcément, et une femme assise avec sa jambe coupée posée à côté d'elle et ce qui m'a le plus frappée, c'est qu'elle avait des souliers bleu marine comme ceux de ma mère ... Dans la rue, deux femmes se jetaient dans les bras l'une de l'autre en pleurant, elles étaient en blouse blanche et j'ai pensé qu'elles étaient coiffeuses ; allez savoir pourquoi !..

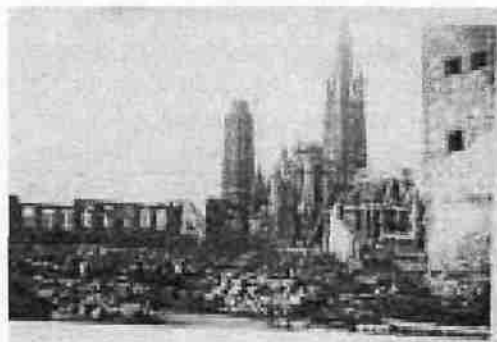


Place Royale - Nantes

Un des mes oncles avait été blessé ce jour-là. Ce 16 septembre, au moment de l'alerte, il était place René Bouhier, devant le cinéma Majestic, avec cheval et charrette : il livrait du charbon. Quand les bombes ont commencé à tomber, il s'est abrité derrière sa jument Bichette ; quand le bombardement a cessé, il était au milieu des gravats, criblé d'éclats de verre et la jument morte, qui lui avait certainement sauvé la vie. Cet oncle avait été fait prisonnier en juin 40 et bénéficiait d'une permission pour raison de santé. Il était

arrivé le 18 juillet 1943 à Nantes et devait repartir en Allemagne. Transporté tant bien que mal par sa femme et mon père à la clinique Saint-Paul (sans doute sur un vélo), sa femme signale qu'il doit repartir bientôt et la bonne sœur du service lui répond « *Ne vous inquiétez pas, on est habitué* » et sur le certificat de sortie elle note qu'il a perdu une jambe dans le bombardement, ce qui lui évite la clandestinité ou le retour à son stalag. Toutefois ces éclats de verre (extraits pour la plupart et badigeonnés ... de mercurochrome) le feront souffrir de nombreuses années en réapparaissant de temps en temps à la surface de la peau.

Le 23 septembre, c'est plus tard dans la soirée que l'alerte a eu lieu, mon père était rentré de son travail. Nous sommes partis comme d'habitude dans le caveau en laissant les fenêtres ouvertes dans la maison. Là, ma mère, ayant vu le carnage que faisaient les bombes, m'a fait allonger par terre sur des sacs de jute et s'est allongée par-dessus moi pour me protéger. Le bruit sourd de nombreux bombardiers, suivi des bombes qui explosent, a commencé ; c'était relativement loin ; puis on a entendu un avion qui approchait, suivi du bruit des bombes qui tombent en faisant comme du papier de soie qu'on froisse et l'explosion qui suit, une fois, deux fois, trois fois et l'avion venait droit sur nous ; son moteur avait des ratés, c'est sans doute pourquoi il larguait ses bombes pour tenter de reprendre de la hauteur. Ma mère a dit « *Celui-là il est pour nous !* ». L'angoisse était terrible ; je me récitais n'importe quoi à toute vitesse pour m'occuper l'esprit et puis, d'un coup, j'ai ressenti un grand calme et je me suis dit : « *Bon, je vais mourir* », c'était aussi simple que ça !



Bombardement Nantes

Pendant ce temps-là, mon grand-père, qui restait chez lui pendant les alertes et qui, lui, avait une fenêtre qui ouvrait vers Sèvres, est descendu en courant dans le jardin en criant « *Les enfants, Sèvres est en feu, Sèvres est en feu !* », avant de plonger dans l'allée quand les éclats ont commencé à pleuvoir, heureusement sans le blesser (j'entends encore le bruit des éclats tombant sur les feuilles de rhubarbe...) Pendant ces secondes, l'avion avait fini par bifurquer vers le sud et à larguer ses dernières bombes dans les prés de Sèvres, où quelques vaches auraient été tuées ; s'il n'avait pas viré à ce moment, vu l'alignement des impacts, c'est sûr, il y en avait une pour nous. Quand nous sommes descendus sur le quai, à la fin de l'alerte, le spectacle était curieux : une grande partie du quai était couverte de la boue noire que la bombe tombée dans le "canal" en face avait projetée et les vitres de beaucoup de maisons étaient descendues aussi, mêlées à la boue. Heureusement, à ma connaissance, personne n'a été blessé ce jour-là, à Sèvres, je ne pense pas non plus ; une des bombes était tombée en pleine rue à l'embranchement avec le chemin de la Bouquinière, une autre chez l'horticulteur Delhommeau, le reste je ne sais pas.

Notre voisine était très inquiète : son mari, chauffeur de car chez Citroën n'était toujours pas rentré ; mes parents la rassuraient en lui disant qu'il avait sans doute été réquisitionné pour le transport des blessés ; c'est ce qui lui était arrivé ; il est rentré très tard et je n'ai jamais su les horreurs qu'il avait dû voir.

Plus tard dans la soirée, nous sommes allés à Sèvres. Nous y avons de la famille (mon oncle blessé) et des amis, tout le monde était sauf. C'est à cette occasion que j'ai vu le trou en entonnoir qu'avait creusé la bombe devant les Docks de l'Ouest. Une petite parenthèse : c'est au-dessus de ce magasin qu'habitait la tante des amis, madame Greleau, dont le fils unique de 20 ans, Pierre, résistant avec les résistants rezeens, avait été fusillé en février de cette année-là avec nombre d'entre eux ; comme il n'habitait pas Rezé, il est un des rares à ne pas avoir de

rue à son nom à Rezé et à Nantes non plus d'ailleurs.

C'est ce soir-là que mes parents ont pris la décision de partir à la campagne. Le vendredi matin, nous sommes partis à vélo, direction Montbert, où mes parents allaient en ravitaillement dans une ferme située à la Grange à l'Abbé. En arrivant à un carrefour (maintenant je sais que c'était la Carrée), la foule sur les routes était impressionnante ; les gens arrivaient de Pont-Rousseau (et de Nantes), de la Butte de Praud, avec voitures d'enfants, petites charrettes, à pied, à vélo avec des chargements en tous genres, des valises, des baluchons... Une image insolite m'a frappée, un monsieur assis sur l'herbe au bord de la route, le visage couvert de mousse, était en train de se raser et maman a reconnu le pharmacien de Sèvres ... La route était noire de monde et tous les gens, évidemment, se dirigeaient vers les Sorinières, s'éloignant de la ville meurtrie la veille. Dans cette cohue, ce n'était pas facile d'avancer, quand soudain, il y eut une alerte. Alors là, les gens ont laissé leur bazar sur la route et se sont rués dans les fossés et la DCA a commencé à tirer ; ça pétait sec. Je ne me souviens pas de la durée de l'alerte, mais je me souviens de la peur intense que j'éprouvais en me serrant contre un petit arbre de la haie, pas de moment zen comme la veille mais la trouille à l'état pur. A la fin de l'alerte, certaines personnes ont dit que c'était un exercice de DCA ; en effet, il n'y avait pas d'avions, les Allemands tiraient dans le vide : avaient-ils voulu faire peur aux gens qui fuyaient ?



Avion touché par la DCA allemande

Arrivés à la ferme, mes parents m'ont laissé et sont repartis chercher quelques affaires supplémentaires. Plus tard, ils ramèneront quelques meubles sur la charrette de mon oncle et aménageront le grenier de la ferme pour y vivre ; même avec des sacs de jute tendus sous les tuiles, l'hiver 43/44 n'a pas été rose.

Nous vivions avec les fermiers, des gens de l'âge de mes parents, c'est-à-dire la trentaine (à la fin de la guerre, ils laisseront leur ferme et viendront tenter leur chance à la ville et habiteront Rezé). Ils avaient trois enfants, dont deux filles de 5 et 7 ans et un bébé. Moi, je couchais avec les deux filles dans un lit de coin, il y faisait plus chaud que dans le grenier...

Mon père était parti toute la journée pour son travail dans une entreprise de travaux publics et rentrait le soir à vélo, ma mère aidait à la ferme. C'est en rentrant un soir en octobre ou novembre qu'il est arrivé le visage tuméfié ; arrêté par deux Allemands pour avoir circulé après le couvre-feu ou pour un manque de laissez-passer, il ne s'est pas laissé faire et a réussi à leur échapper en rentrant par les petits chemins ; les jours suivants, il a dû varier son parcours...

Presque toute l'année scolaire 43/44, je l'ai faite à Montbert. Jeannette 7½ ans et moi 6½ ans, nous partions pour nos deux bons kilomètres à pied vers le bourg ; elle entrait à l'école privée et moi dans une maison particulière située en face. Là, une dame d'un certain âge, à chignon gris, nous faisait classe ; nous étions peut-être une dizaine d'enfants assis autour d'une grande table rectangulaire, tous âges confondus, c'était la classe des réfugiés. Je ne sais pas si j'ai suivi le programme officiel, mais je suis sortie de là en sachant faire les divisions à 2 chiffres après la virgule ... A part ça, je menais la vie des enfants de la campagne : classe dans la semaine et garde des vaches le jeudi et les vacances. C'est justement un jour de garde des vaches que j'ai eu une nouvelle grande peur ; je ne sais pas situer exactement l'épisode, soit l'automne 43 ou le printemps-été 44, le temps était gris mais doux. Nous avons entendu le grondement de dizaines d'avions dans le lointain, des Américains sûrement. Nous avons amené toutes les

trois dans le champs des vieux habits, des vieux rideaux pour nous déguiser. A ce bruit, j'ai paniqué et je suis partie en pleurant et courant vers la ferme en perdant les vieilles nippes en cours de route ; les filles, gagnées par ma panique m'ont suivie et ma mère a mis du temps à me calmer. Je ne me souviens pas si les vaches en ont profité pour se sauver...

C'est durant cette période que j'ai découvert le chocolat, le vrai. On avait droit, avec les tickets je suppose, (les fameux tickets dont j'entendais parler les J1 J2 J3 - j'étais J2 je crois), à une barre de chocolat ou plutôt de sucre coloré (de dix centimètres par trois ou quatre centimètres environ) enrobée d'une fine pellicule de chocolat ; je mangeais le chocolat mais je n'étais pas fan de sucre (à cette époque je n'avais jamais faim, heureux temps!..) Donc un jour, le commis de la ferme, un vieux monsieur - il devait bien avoir 50 ans ! - en tablier et sabots malbrough nous appelle toute les trois : il avait ouvert une tablette de chocolat, que du chocolat ! dont le dessin m'a fait penser à des pieds d'éléphant, et nous en a donné à chacune un morceau, un régal !

Dans le rayon découverte, c'est plus tard et revenue à l'école Ledru-Rollin que je l'ai faite. A la récréation un attroupement s'était formé sous le préau, et, évidemment, tout le monde voulait approcher : « *Qu'est-ce que c'est ?* » « *Qu'est-ce qui se passe ?* » et puis j'ai réussi à apercevoir la cause de la presque émeute : une fille, Annette F., qui mangeait une banane ! La première que je voyais de ma vie et je n'étais pas la seule sûrement vue la troupe autour ...

Il y a eu aussi les vitamines qu'on nous donnait à l'école sous forme de biscuits sablés mais je ne sais plus à quelle période.

Pendant le séjour à Montbert, il y eut aussi la chasse aux poux : serviette blanche sur les épaules, passage du peigne fin, comptage des poux (quoique les poux ne soient pas une exclusivité de la guerre !). La gale que j'avais attrapée, soignée à coup de savon noir et de bains de guimauve, avec des pansements autour des doigts pour ne pas qu'ils restent collés entre eux.

Beaucoup de bons souvenirs aussi avec la recherche des œufs de poules dans les haies ; les poules de la ferme avaient tendance à pondre n'importe où, alors nous étions chargées de rapatrier les œufs à la ferme : c'était Pâques tous les jours ! Enfin, surtout au beau temps je pense ; les dînettes de pommes et de mûres posées sur des feuilles de châtaigniers en guide d'assiettes ; les couronnes et autres falbalas confectionnés justement avec les feuilles de châtaigniers reliées avec des brindilles, des chaises minuscules fabriquées avec des joncs, tout ça en gardant les vaches ; les noisettes ramassées dans les haies en revenant de l'école ; les veillées autour du feu de bois ... Là, la guerre était loin...

Nous allions souvent au Bignon le dimanche où ma grand-mère et de nombreux membres de ma famille étaient réfugiés. Le plus jeune frère de maman venait nous voir ; c'était assez mystérieux et j'ai su bien après qu'il se cachait pour échapper au S.T.O. J'ai su longtemps après également que mon père avait changé d'entreprise en 42 ou 43 pour la même raison : dans la première, il avait été requis pour l'Allemagne, dans la seconde, l'entreprise de T.P Lépine, qui existe toujours d'ailleurs, il travaillait sur place, tout au moins dans la région nantaise ; ce qui lui a valu aussi d'aller travailler sur la côte un certain temps. Maman et moi sommes allées le voir du côté de Saint-Michel-Chef-Chef pour la journée et là, j'ai vu les rouleaux de barbelés sur les dunes et, évidemment, pas question d'aller sur la plage et d'approcher de la mer ; d'ailleurs on parlait de zone minée. Et c'est du haut des dunes que j'ai vu de loin une dizaine d'Allemands tout nus qui couraient sur la plage au ras de la mer...

C'est pendant cette année 43-44 que j'ai commencé à "collectionner" les papiers argent largués par l'aviation alliée (pour brouiller les ondes ?) : c'étaient des lanières plus ou moins fines de papier argenté, genre alu, de dix à quinze centimètres de long ; on en trouvait un peu partout accrochées dans les haies, je les lissais bien et les rangeais dans une petite boîte en carton ; j'avais ramassé

aussi quelques éclats de métal tordu et les rangeais aussi dans ma boîte ... (on imagine les dégâts que pouvaient occasionner ces morceaux de métal brûlant propulsés dans les airs avec le souffle de la bombe); c'est pourquoi beaucoup de gens, pendant les alertes, se coiffaient de bassines ou de casseroles renversées sur la tête ... Notre propriétaire à la Morinière, à chaque alerte, se coiffait d'une grande bassine et partait se réfugier au bout du Chemin Bleu à remonter vers le Jaunais; c'était assez comique ...



Mosquito anglais

Et puis, nous sommes rentrés à Rezé, sans doute pendant l'été 44, en août probablement parce que je me souviens du passage de la fameuse Vierge de Boulogne à Montbert accueillie par des manifestations d'une incroyable ampleur et j'ai su depuis que son passage a eu lieu en juillet 44.

Nous avons donc dû rentrer fin août après la libération de Nantes et Rezé; nous devions y revenir de temps en temps parce que je me souviens du 1^{er} avril 1944 (j'ai vu, en faisant mes recherches généalogiques, que mon arrière-grand-mère était décédée dans ces jours-là). J'étais chez des gens à Sèvres et une jeune fille est arrivée en disant « *Les Américains ont débarqué!* » Tout le monde s'exclama, quand elle rajouta: « *Poisson d'avril!* » La tête de l'assemblée!

J'ai donc repris l'école à Ledru-Rollin à la rentrée 44 en CE². Rien à signaler jusqu'au printemps 45 quand les prisonniers et les déportés ont commencé à revenir de l'enfer par les trains en gare de Nantes. Il y avait beaucoup de monde autour de la gare d'Orléans, maintenu

derrière des ganivelles. J'y suis allée plusieurs fois pour attendre mes oncles. Par haut-parleur, étaient annoncés les noms des rapatriés avec leur qualité: prisonnier de tel stalag, déporté, etc. Les gens applaudissaient et on voyait arriver la personne accompagnée de sa proche famille: c'est ainsi que j'ai vu arriver mon institutrice marchant à côté de son mari, prisonnier libéré, qui avait sur ses épaules sa fille Danièle, ma copine de classe. Le plus impressionnant c'étaient les déportés; certains avaient conservé leurs habits rayés; ils étaient maigres, décharnés même et beaucoup marchaient difficilement. Par contre, d'autres arrivants se faisaient huer: je ne me souviens pas sous quel vocable on les présentait: volontaires? Je ne sais pas. Mais il y avait de petits malins: un homme est apparu, présenté comme déporté, il est applaudi à tout rompre, quand une dame à côté de nous dit: « *Ah le salaud!* » C'était son beau-frère et, en fait, il était parti comme volontaire assez admiratif du régime hitlérien ...

Dans la foule près de nous, il y avait un petit garçon de 10 ans qui attendait son père, déporté; je le connaissais un peu parce qu'il était voisin d'une tante de Chantenay et avait un temps été réfugié au Bignon – l'émotion ou la chaleur – ce garçon tombe dans les pommes, mon père qui était là ce jour-là le transporte dans un café voisin où on lui donne de la menthe sur un sucre. Ce que mon père ne savait pas et qu'il ne saura jamais, c'est qu'il venait de secourir son futur gendre ... En effet, trois ans après ces événements, mon père mourait rue Fourcroy à Nantes sur un chantier de démolition, blessé mortellement par la chute d'une cheminée d'un immeuble, immeuble en partie détruit par les bombardements de 1943. Pour en revenir à ce garçon de 10 ans, son père est revenu, en piteux état, mais plus tard, en juin, alors que sa famille le croyait mort, après un périple mouvementé à travers l'Allemagne. Avant d'être déporté il avait été incarcéré à Nantes, à La Fayette, avec entre autres le docteur Verbe de Saint-Sébastien qui leur donnait des consignes de survie en particulier leur conseiller, en cas de nécessité de boire leur urine.

Et puis il y a eu le 8 mai 1945 ; la joie des gens était indescriptible : il y avait de la musique partout, des bals improvisés, les gens chantaient dans les cafés, dansaient dans les rues, arboraient les couleurs nationales : notre propriétaire, une dame, avait confectionné avec des bleuets : bleu, blanc, rose vif (à défaut de rouge) des petits bouquets que chacun avait accroché à sa boutonnière ou à sa robe ; il me semble que cette liesse a duré plusieurs jours et j'étais un peu ébahie de voir des adultes aussi exubérants à tous les coins de rue...

A l'école, je ne sais plus si c'est à ce moment-là, ou à la rentrée suivante, que la maîtresse nous a demandé d'apporter un livre pour les petits Alsaciens, pour qu'ils puissent pratiquer le français ; j'avais amené un livre de contes avec des images en couleurs. Sur la page de garde, on devait dessiner le drapeau français, mettre un petit mot et ses noms et adresse. Le garçon qui a reçu mon livre m'a répondu et, pendant des années, nous avons correspondu au moment du 1^{er} janvier. De nombreuses années après, j'ai eu l'occasion de passer à Sweighauser, dans le Bas-Rhin (devenu Sweighouse après la guerre), où il habitait ; j'ai failli aller chez lui, puis j'ai renoncé, une occasion manquée...

La vie a repris un cours plus normal malgré les difficultés d'approvisionnement, de transport etc. Le pont de Pirmil qui n'existait plus est remplacé par une sorte de passerelle ; c'est curieux de traverser la Loire très peu au-dessus de son niveau ! Le centre de Nantes est jalonné d'immeubles effondrés ; ceux qui sont encore debout sont tranchés au milieu d'une pièce où on voit encore la tapisserie sur les murs, une cheminée ou un lavabo. On parle de déminage et de ceux qui y laissaient la vie ; un habitant de la Morinière y perdra la vue et quelques doigts. On parle aussi des collaborateurs, également des prisonniers allemands qui sont répartis entre autres dans les fermes : la ferme où nous étions réfugiés en a réceptionné un ; je ne sais combien de temps il est resté.



Carte postale de l'Entraide française

Pendant les mois qui ont suivi je n'aimais pas trop les sirènes et, la nuit surtout, le bruit des avions passant non loin de la maison, pas de panique mais une certaine appréhension.

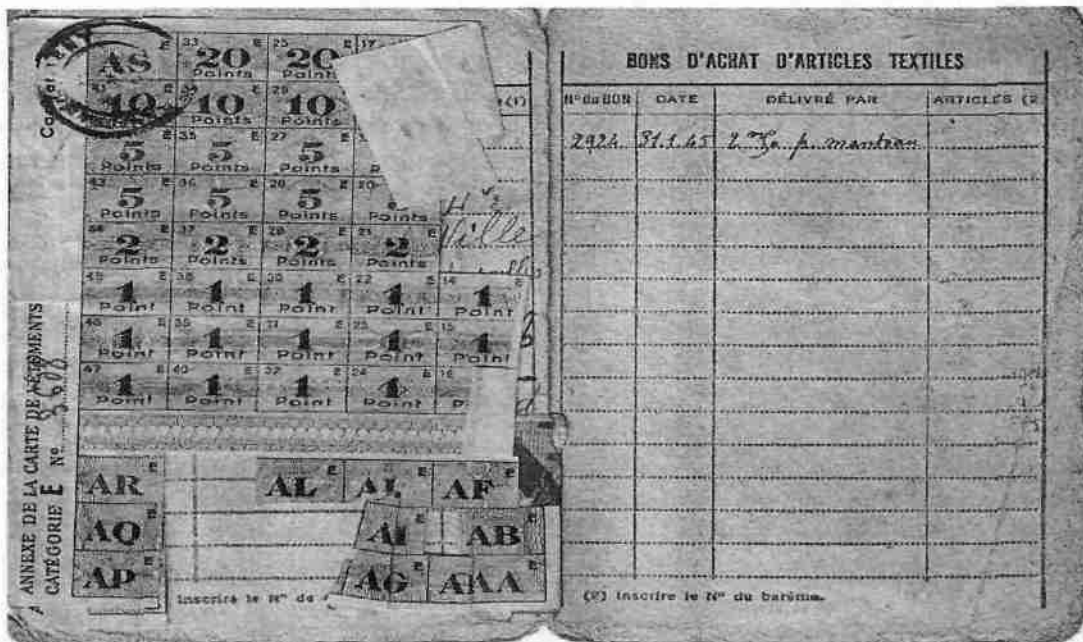
C'est en août ou septembre que j'ai vu les restes de l'avion américain qui s'était écrasé sur la route qui monte du quai L. Sécher vers le Jaunais, à mi-hauteur de la côte (je croyais que l'évènement s'était produit plus tôt mais en fait c'est en juillet 1944 que c'était arrivé et j'étais encore à Montbert). Les débris avaient été poussés contre le mur de la propriété des Belliard, mélange de métal brillant et de métal tordu. Un des aviateurs au moins avait été sauvé par un jeune garçon de la Morinière, Gabriel Clisson, qui l'avait transporté sur son porte-bagage de vélo et mis à l'abri ; ce garçon courageux, engagé dans les F.F.I. mourra du côté de Saint-Nazaire en 1945.

Une dernière anecdote pour finir. Il y a un ou deux, évoquant avec un de mes cousins (celui de Sèvres) cette période, il me dit ne pas se souvenir de grand'chose (il a un an de moins que moi et à 6 ans ça compte) sauf que sa trottinette – que j'avais pratiquée aussi à

l'époque - avait été bricolée par son père dans un morceau de l'avion abattu à la Morinière, celui dont j'avais vu des morceaux dans la rue.

C'est ainsi que plus de soixante ans plus tard je découvrais que j'avais fait de la trottinette sur l'aile d'un avion américain...

Liliane BIRON-ORDRONNEAU



Céleste Bulkeley (1753 ou 1759 – 1832)

Un personnage des guerres de Vendée

Par Michel Kervarec

Notre ami René Masson a attiré notre attention sur le fait qu'une personne bien connue de la chronique vendéenne à un temps vécu à Rezé, où elle s'est remariée en 1803.

Il s'agit de Céleste Julie Michelle Talour de la Cartrie, plus connue sous le nom de Bulkeley, celui de son second mari.

Les parents, Guy Barthélémy Talour de la Cartrie et Jeanne Ollivier possédaient le château de la Villenièrre à la Pouèze en Anjou. Ils eurent 14 enfants.

Ceux qui ont établi la biographie de Céleste l'ont fait naître en 1753 mais, pour son quatrième mariage, elle présenta un certificat où elle était dite née à Angers le 14 mai 1759 dans la paroisse Saint Michel du Tertre.

En 1779, elle épousa Louis Chappot de la Brossardière. En 1782, ils eurent une fille prénommée Aminthe.

Louis Chappot mourut en avril 1785 et, l'année suivante, sa veuve se remariait avec William Bulkeley, de nationalité irlandaise, militaire au service du roi de France.

Il était né à Clonmel (comté de Clare) en septembre 1766 dans une famille comptant deux lieutenant généraux ayant servi de même. William Bulkeley appartenait au régiment de Walsh-Serrant, son bataillon étant alors en garnison à l'Île d'Oléron.

Les époux s'installèrent à la Brossardière en Saint-André-d'Ornay, proche La Roche-sur-Yon, héritage du premier mari de Céleste.

Survint la Révolution. Dès les premiers jours du soulèvement vendéen, vers le 10 mai 1793, Bulkeley se faisait

remarquer à la tête des insurgés de son secteur. On le voit plus au sud, à Mareuil, ou plus au nord, à Commequiers, élargissant l'aire de la révolte.

Avec ses hommes et ceux de Chouppes, autre chef local, il alla s'emparer de la Roche-sur-Yon, alors une bourgade patriote.

L'historien du 19^e siècle, Charles-Louis Chassin, écrit : *« Dès leur installation à La Roche-sur-Yon, comprenant toute l'importance de cette position militaire, Bulkeley et de Chouppes, comme Royrand et les Sapinaud à l'Oie, y établirent un camp où, sans compter les rassemblements fournis par les villages de la région au moment des expéditions, 300 hommes armés, la moitié de fusils, les autres de piques et de fourches, étaient maintenus en permanence. »*

Ils instituèrent aussi « au nom et sous le bon plaisir du roi, et en attendant seulement que son autorité fut reconnue et proclamé » un Conseil provisoire d'administration et de justice auquel (les habitants) pouvaient journellement s'adresser dans leurs besoins particuliers et pour tout ce qui était relatif aux affaires regardant l'ordre et l'intérêt public.

Si Bulkeley était d'un "caractère doux", il dut être plus d'une fois obligé de contenir les emportements de son épouse. Celle-ci était à la tête d'un comité qui "surveillait les femmes patriotes et ordonnait leur arrestation". Les prisonnières eurent beaucoup à se plaindre d'elle ».

Plusieurs témoignages postérieurs confirmèrent ce rôle de Céleste Bulkeley, ainsi celui du juge Hillaireau après la reprise de La Roche par les troupes républicaines en aout 1793. Il témoigne :

« La domestique des citoyennes G. vint nous dire que La Roche allait être brûlée [au lendemain de l'occupation par les insurgés]. Quel parti prendre dans la circonstance pour sauver la petite propriété de chaque individu ! Je pris celui d'écrire au sieur Bulkeley et l'engageai de venir renvoyer tous ces gens qui s'attroupaient mal à propos. Il n'y manqua pas en lisant ma lettre. Il s'y rendit et s'opposa à tout le mal que les malheureux se proposaient de faire.

Le déclarant ajoute que le sieur Ruchaud père, des Fontenelles de Saint André d'Ornay, est venu plusieurs fois prier les commandants des insurgés de tuer les prisonniers et de faire piller toute les maisons de La Roche ; que la femme du sieur Bulkeley aurait bien été de cet avis, mais que lui Bulkeley et Chouppes s'y étaient opposés et que, sans eux, le pays était perdu ».

Bulkeley, Chouppes et leurs hommes, étaient plus ou moins rattachés aux troupes de Joly mais, comme souvent dans la Vendée, chaque chef était jaloux de son commandement et ils décidaient souvent seuls des actions à mener dans leur secteur. Ils participèrent néanmoins aux attaques contre les villes de la région : Fontenay, Luçon, Les Sables, etc., conjointement avec leurs voisins.

A deux reprises en mars, ils attaquèrent Les Sables. Ce fut en vain, la ville résistant avec fermeté. Pour les Vendéens, il était de première importance de s'assurer le contrôle d'un port pour permettre une relation directe avec les Anglais, mais la population maritime leur était franchement hostile.

Lors du second assaut contre Les Sables, le vendredi saint, 28 mars 1793, l'affaire se termina en catastrophe.

Des insurgés étaient à chauffer les boulets au rouge lorsqu'un autre boulet – républicain celui-là – vint tomber sur le fourneau. Les braises furent projetées au loin, tombant, entre autres, sur la réserve de poudre qui explosa. Il y eut plusieurs centaines de morts et un nombre impressionnant de blessés. Ce fut la débandade, les trainards étant massacrés par les marins de La Chaume qui avaient profité de l'occasion pour faire une sortie.

Sur les corps de plusieurs victimes, les autorités républicaines récupèrent une quantité importante de papiers publics provenant de La Roche-sur-Yon que les hommes de Bulkeley et Chouppes avaient placés sur leurs poitrines pour servir de cuirasse.

Bulkeley et son épouse étaient en contact avec Charrette et sa sœur, comme l'atteste un courrier datant de la veille de l'attaque contre Nantes (juin 1793).

Une des sœurs de Céleste, Jeanne Talour de la Cartrie, était l'épouse de René Sapinaud du Bois-Huguet, neveu de Sapinaud de La Verrie, chef de l'armée vendéenne dite du Centre.

Le couple Bulkeley combattit les armées de la République lancées depuis le camp des Naudières en Rezé contre le pays insurgé.

Chassin écrit :

« Cependant, "la Belle Angevine" paraît n'être devenue l'une des plus brillantes amazone de la Vendée militaire qu'au moment de la reprise de La Roche-sur-Yon par Mieskovski le 23 août 1793.

Elle se mit à la tête d'une petite cavalerie, montée et équipée à ses frais, qui se distingua d'abord dans la division de Joly et passa ensuite dans l'armée de Charette. Elle fut une de ces reines de la cour de Legé qui mêlait les myrtes de l'amour avec les lauriers de la victoire.

Suivant les expéditions, elle prit part aux terribles luttes avec les héros de Mayence, reçut deux coups de sabre à Torfou, se battit encore à Mortagne, à Saint-Fulgent. Mais comme alors son chevalier se retirait brusquement avec ses Bas-Poitevins, elle emmenait son mari suivre la fortune de la grande armée royale et catholique dans la folle aventure d'outre-Loire ».

La légende est probablement omniprésente dans ce commentaire.

Lucas de la Championnière, lieutenant de Charrette, écrit dans ses mémoires (par ailleurs remarquables).

« Il a été souvent question des femmes qui suivaient l'armée vendéenne. Il y en eut fort peu. Les aventures de deux

d'entre elles ont piqué la curiosité publique ».

Il évoque, sans citer son nom, madame de la Rochefoucauld, qui fut la maîtresse de Charrette puis celle de Thoumazeau qui était son fermier. Selon lui, elle ne combattit pas vraiment. S'étant écartée un moment avec son amant de l'armée insurgée, elle tomba avec lui aux mains des républicains qui les menèrent vers la guillotine.

Il cite encore une madame de ... là encore sans nom. Il écrit : *« Quant aux exploits guerriers de la Dame, on ne sait ce qu'elle a fait dans la Grande Armée. Voici à quoi ils se bornèrent dans la nôtre : elle suivait quelquefois les marches, habillée en amazone et portant un petit fusil qu'elle confiait de temps en temps à son écuyer. On l'avait surnommée, à cette occasion, le chevalier de la Berlinguette. Un jour qu'on était en présence de l'ennemi, dans une lande, mais assez loin, le bonhomme de Coëtus l'invita à tirer, ce qu'elle fit, dit-on, de bonne grâce. Mais elle ne paraît pas avoir pris part à aucun combat dangereux. Elle finit même par se retirer tout à fait lorsqu'il n'y eut plus péril à se tenir éloigné de notre corps d'armée.*

Il éte aussi question d'une fort jolie femme de 30 ans, Madame de Benglio (Bulkeley). Il est étonnant que je n'ai jamais entendu citer son nom.

Doit-on parler de la pauvre Marion, la suivante de la Cathelinière ? En fait de feu, elle n'a jamais vu que celui de sa cuisine. Son maître la conduisait en trousse ; mais il la jetait comme un paquet à la moindre apparence de rencontre. Un pareil attachement ne devait pas mériter à la Cathelinière le reproche de libertin, mais celui d'homme sans goût. Lui disparu, elle retourna à ses fourneaux dans une maison bourgeoise, à Nantes.

Au surplus, il ne faut pas croire à ces contes d'amazone que l'on a trop souvent répétés. Ainsi, cette guerrière fameuse qu'on a assuré avoir vu cent fois à la tête de notre armée, n'était autre que Prudent la Robrie. Il avait le teint frais, le corps mince, portait une plume noire à son chapeau relevé à la Henri IV ; mais morbleu ! Il n'avait pas le bras féminin et tout républicain assez curieux pour

vouloir vérifier son sexe n'en a jamais porté des nouvelles à ses camarades.

Il y avait aussi des femmes à la suite de nos adversaires ; mais leur intrépidité peut également être mise en doute. J'en ai arrêté une au premier combat de Machecoul. Elle portait l'uniforme ; je ne devinais pas ce qu'elle était. Comme je la pressais de marcher : ne me frappe pas, dit-elle, je suis femme et, ce disant, elle déboutonna son habit et me montra une fort jolie gorge ; son mari se tenait près d'elle ».

Il y a sans doute une certaine misogynie dans les propos de Lucas Championnière. Néanmoins, si Céleste Bulkeley combattit, ce n'est pas dans l'armée de Charrette, mais dans celle du Centre.



Charrette

Après la bataille et la défaite de Cholet, les époux Bulkeley, comme des dizaines de milliers de personnes, marchèrent vers Saint-Florent-le-Vieil et passèrent la Loire. Ils participèrent à la désastreuse virée de Galerne. Ils furent de



ceux qui parvinrent à repasser le fleuve dans les environs d'Ancenis avec Stofflet, la Rochejaquelein et autres.



Henri de la Rochejaquelein

Ils furent arrêtés au Loroux-Bottereau par les soldats républicains. Ils étaient accompagnés de la jeune Aminthe,

leur fille et de leur servante. Ils furent amenés et incarcérés à Angers.

Aminthe mourut de frayeur en prison. William Bulkeley et sa servante, condamnés à mort, furent guillotins en janvier 1784. Etant enceinte, Céleste échappa au couperet. Elle fut libérée à la fin de la Terreur quelques mois plus tard et regagna la Vendée.

Il se dit qu'elle rejoignit l'armée de Charette.

Après la mort de celui-ci en 1796, sans doute se contenta-t-elle de gérer ses biens.

En octobre 1797, elle se maria avec Jacques Thoreau de la Touchardière, originaire de la Mayenne, âgé de 28 ans. Elle en avait 38, si l'on s'en tient à l'âge qu'elle se donnait à Rezé, 44 selon ses biographes.

Dix mois plus tard, notre amazone était à nouveau veuve, Jacques Thoreau étant décédé le 3 août 1798.

Elle vint alors habiter à la Brosse en Rezé, chez son beau-frère, Augustin Thoreau de la Touchardière, rentier.



Rezé - La Brosse

Dessin M. Kervarec

Le 14 juin 1803, à Rezé, elle épousa son quatrième mari, le capitaine François Pissner (ou Pisser), 34 ans, originaire de Givry (Saône-et-Loire). Elle avait 44 ans selon ses dires et 50 ans selon ses biographes. Elle était dite rentière.

Les capitaine Mitton, Abadie, de la 24^e brigade d'infanterie légère, stationnée à Nantes, collègues du marié, furent témoins ainsi qu'Augustin Thoreau-Touchardière. Un autre Thoreau-Touchardière signait comme témoin de la mariée.

Dans sa déclaration, Céleste n'avait peut-être pas triché sur son âge quoiqu' il

soit permis d'en douter. En effet, elle avait menti – cette fois à coup sûr – en omettant de mentionner son premier mariage ; Elle se disait veuve en second noces alors que c'était en troisième.

Céleste Talour de la Cartrie mourut le 13 mars 1832 au château de la Brossardière qu'elle tenait de son premier mari. Le pauvre Louis Chappot de la Brossardière, ainsi oublié, dut se retourner dans sa tombe plus d'une fois.

Michel Kervarec

PS - J'ai écrit plus haut que la légende l'emportait sur les faits dans ces histoires d'amazone. C'est encore ce qu'écrivit un témoin majeur de cette guerre, Marie-Louise-Victoire de Donissan, épouse de Lescure, un des principaux généraux vendéen, tué au combat. Plus tard, elle se remaria avec le frère cadet de la Rochejaquelein. Les mémoires de la marquise de la Rochejaquelein qui participa à la Virée de Galerne, restent une référence.

Elle fait état des femmes qui combattirent effectivement les armes à la main et madame Bulkeley n'y figure pas. Elle cite une Jeanne Robin de Courlay, qui vint se confier à elle. Elle fut tuée devant Thouars. Elle cite deux jeunes tambours, tués à Luçon, ainsi que deux jeunes filles et "trois ou quatre autres" dont Renée Bordereau, dite l'Angevin, qui combattit dans toutes les guerres de l'Ouest et survécut.

Ces personnes étaient attachées à la grande armée catholique et royale.

Pour ce qui concerne l'armée de Charrette, elle cite madame de Bruc qui allait au feu avec son mari (fille de Danguy, seigneur de Vue, elle fut tuée à Beaupréau en février 1794). Elle cite encore une dame du Fief, femme d'un émigré (Victoire-Aimée Libault de la Barossière, de Saint-Colomban). Ses états de services furent reconnus par le futur roi Louis XVIII qui regretta, dans un courrier à elle adressé, que la croix de Saint-Louis ne puisse être attribuée aux femmes.

Quant à elle, madame de la Rochejaquelein écrit : *« On a fait mille contes : on a beaucoup dit que moi-même je me battais ; je conviens et j'assure que je n'en ai jamais eu la volonté ni le courage. »*

Un lazaret en Touffou

Par Michel Kervarec

Les lazarets étaient des établissements qui, autrefois, hébergeaient les équipages placés en quarantaine, car revenant de pays touchés par les vagues épidémiques. Ainsi, en aval de Paimboeuf, l'île Saint Nicolas a été utilisée à cette fin.

Mais les lazarets servaient aussi à recueillir les marchandises provenant des pays touchés ou simplement suspects.

La peste était un des fléaux les plus craints, ceci non sans raison. La toponymie garde la trace d'établissements qui y étaient probablement liés, ainsi de la Maison Rouge, que l'on rencontre, par exemple, au Bignon.

Selon la Satire Ménippée, pamphlet politique de 1594, ce nom se rapportait à une maison où l'on hébergeait les personnes atteintes du mal des ardents ou feu de Saint Antoine, sorte de peste. La maison concernée était peinte en rouge avec une flamme jaune dessinée sur la porte.



La peste

Aux basses Sorinières, on trouve un lieu-dit le Sanitat et à Vertou, la Maladrerie. Impossible de savoir quel type de malades on recevait dans les établissements qui ont

ici laissé leurs traces, probablement depuis le Moyen-Âge.

Les épidémies de peste firent des ravages dans notre pays jusqu'au 18^e siècle. Les ports de Marseille et Toulon et les contrées voisines souffrirent particulièrement de ce fléau, ainsi en 1721-1722.



La peste à Marseille - 18^e siècle

A Nantes, on avait décidé de prendre des mesures de police draconiennes pour éloigner ceux qu'on supposait être particulièrement réceptifs à la maladie.

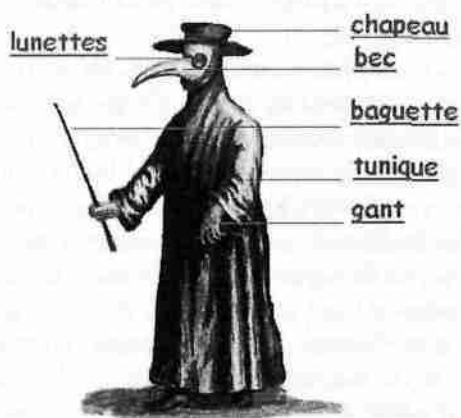
Mestre Pierre de Brillac, premier président de la Cour, fit adopter un arrêté où on lit « que la maladie contagieuse qui avait désolé la Provence, faisait craindre avec raison, qu'elle ne se communiquast en ce pais-cy, comme elle a déjà fait à d'autre endroits, il estimait qu'il estoit à propos d'y apporter tous les remèdes les plus efficaces, pour prévenir tous les inconvénians et prioit la Cour d'y vouloir réfléchir, pour en faire ordonner ce qu'elle jugeroit à propos. Et, après en avoir délibéré : La Cour ordonne que les Edits du Roy, Arrests et Règlements touchant la Police, seront bien et dûement exécutez selon leur forme et leur teneur, ce faisant.

Article premier

Ordonne que les Arrests et Règlements de Police du 24 avril 1710, 21

avril 1712, 26 août 1713, 30 août 1716 et autres concernant les Pauvres, Mandians, Vagabonds, Fainéans, Manchots, Estropiez, Gens sans aveu, Capons, Estrangers et non domiciliés de cette ville Faux-bourgs ou Banlieües seront exécutés ; en conséquence leur enjoint, de quelque sexe et qualité qu'ils puissent estre, de sortir dans vingt-quatre heures de la dite ville, Faux-bourgs et Banlieües pour se retirer dans les lieux et paroisse de leur naissance, sans pouvoir arrester dans les villages de la campagne à peine de galère contre les valides et du fouet contre ceux qui ne seront point en état d'y aller

Il fait défense à tous habitants de la ville et Faux-bourgs et des paroisses de la Banlieüe de donner retraite à tous vagabonds, gens sans aveu, fainéans, manchots, estropiez, capons et autre non domiciliés de l'un et de l'autre sexe, sous peine de cent livres d'amande et d'un mois de prison contre ceux qui leur auront donné retraite pour la première fois et, en cas de récidive, d'estre aussi puni de galères et de fouets »



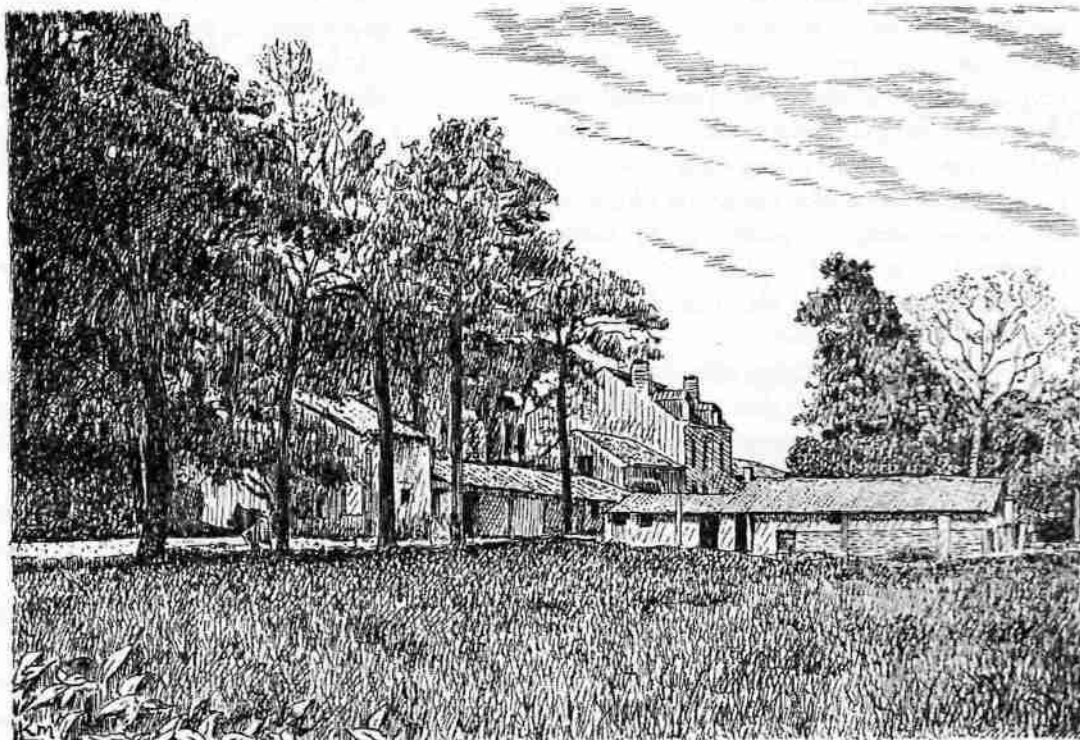
Costume contre la peste

L'article second étendait l'arrêté aux églises, etc. Mais nombre de personnes prirent parti pour les malheureux au point de provoquer des incidents sur la voie publique avec les gens de police. De fait, les mesures prises ne laissaient d'autre choix aux exclus que d'aller mourir sur les chemins de campagne.

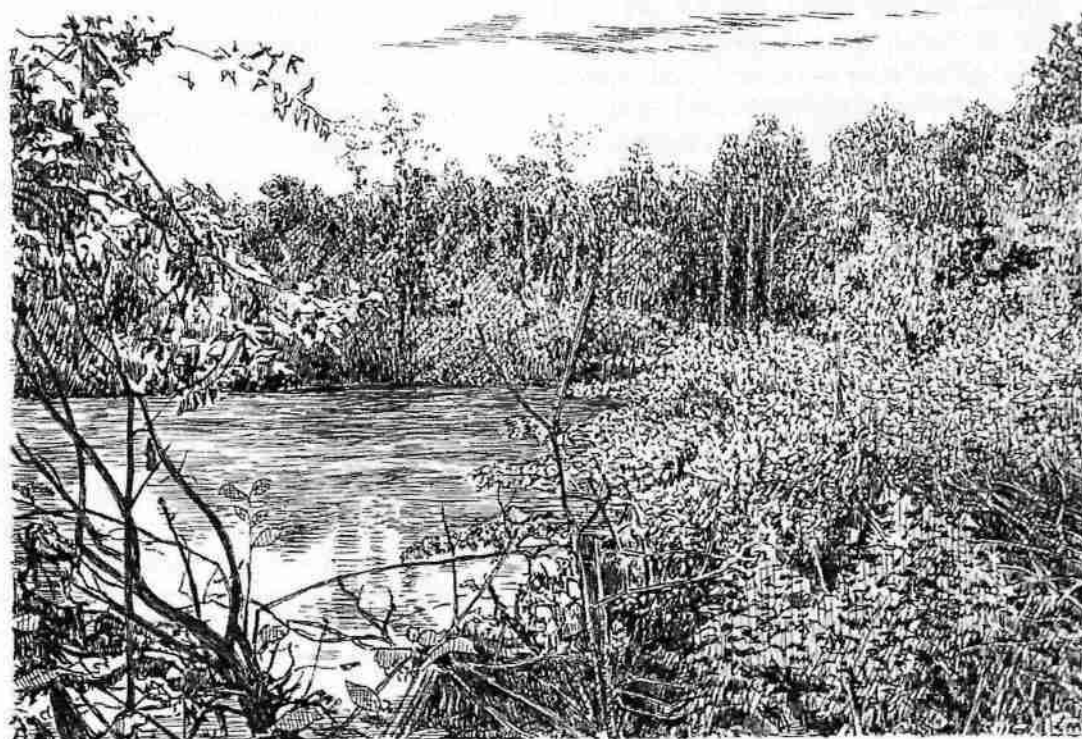
Les autorités étaient aux prises avec un autre souci. Que faire des marchandises arrivant par la Loire ? Se posait, en particulier, le cas d'un chargement de produits en laine provenant du Gévaudan. Le maire et les échevins de Nantes décidèrent finalement de racheter une loge de la forêt de Touffou, très probablement au sud de Rezé, au lieu-dit les Loges. Ce n'était pas du goût de tout le monde, d'où un échange de lettres entre Rennes (administration centrale) et Nantes, consultées aux Archives municipales de Nantes, cote GG 772.

Dans un courrier du 26 octobre 1721, on lit : « J'ay l'honneur de vous envoyer copie de la lettre qui vous est écrite le 18 de ce mois par M. d'Ormesson qui m'a été adressé par M. de la Vergne au sujet de la plainte qui est faite par le sieur Prud'homme, M^e particulier des Eaux et Forêts, de ce que les Maire et Echevins et juges de santé de cette ville ont défendu au nommé Renou, garde de la forêt de Touffou, de laisser démolir la loge que les nommés Couturier et Robert, adjudicataires d'un canton de cette forest, y avoient fait construire pour l'exploitation de leurs ventes et que les dits juges de santé ont destiné pour y déposer les marchandises de laine qui peuvent venir du Gévaudan. Sur quoy M. d'Ormesson désire de scavoir s'il n'y a point d'autre endroit plus convenable pour un entrepôt que celui de la dite loge, afin de ne pas rebuter à cette occasion ceux qui peuvent penser à se rendre adjudicataire des coupes ordinaires des bois du Roy.

J'auray l'honneur de vous observer M. qu'après avoir envoyé nos commissaires dans tous les lieux circonvoisins de cette ville pour trouver des lieux commodes où pouvoir établir des magasins à l'effet d'y mettre à l'évent les susdites fripes, il n'a pas été possible de trouver un lieu plus propre que la loge dont il s'agit, les environs de Nantes étant presque tous habités et le peu de terrains vagues communs ou communaux qui s'y trouve est employé à la pasture des bestiaux. En tout cas, on n'y peut établir de lazaret qu'avec beaucoup de dépenses. On nous demande jusqu'à 6000 l. pour un hangar ou loge à cet effet. Et ce prix est



Les Sorinières - Aux Landes - Blanches



Les Sorinières - Au bois de la Meilleraie

encore moins à considérer que le temps nécessaire pour trouver les bois et les matériaux et pour accomplir cette construction, puisqu'on ne peut différer de mettre en quarantaine les étoffes de laine que nous avons été obligés d'entreposer dans des magasins éloignés de Nantes, dans la paroisse de Saint Sébastien, n'ayant pas été jugé convenable de laisser des marchandises dépérir dans les bateaux.

Mais quoiqu'il n'y ait rien à craindre par rapport à cet entrepôt, au dit lieu de Saint Sébastien, il n'en serait pas de même si l'on se portait à y mettre ces marchandises à l'évent parce que la dite paroisse, ainsi que les circonvoisines de Nantes sont fréquentées au lieu que la forêt de Touffou dont il s'agit n'est guère fréquentée que par les adjudicataires des ventes ordinaires.

Il est bon aussi d'observer, M., par rapport à l'intérêt du Roy, que cette partie de forest est de petite conséquence, la coupe de 1719 n'a été adjugée au nommé Couturier qu'à la somme de 1570 l.

Celle de 1720 a été adjugée au sieur des Brosses, Ollive, à 1330 l. seulement.

J'ay parlé au dit Couturier qui consent très volontiers à nous délaisser sa loge moyennant 250 l. Elle est preste, à peu de choses près, à servir et dès que nous aurons reçu vos ordres pour mettre ces étoffes de laine à l'évent, nous ne pourrons jeter les yeux sur un endroit plus convenable pour la quarantaine et pour l'évent.

D'ailleurs, je croy les raisons du sieur Prud'homme mal fondées par

rappor à la coupe de la forest ; on ne croit point que cette loge fut un obstacle à l'exploitation de la coupe qui doit estre adjugée. Rien n'empêcheroit l'adjudicataire d'en construire une dans un autre coin de la forest éloigné du lazaret et les gardes qui seroient par nous préposés à la loge du lazaret empêcheroient la communication en usant des précautions requises.

On pourroit aussi différer d'un an l'adjudication de la coupe ordinaire dans cette forest sans préjudicier à l'intérêt du Roy, parce que cette coupe ordinaire, augmentée d'une crüe d'un an, se trouvant plus forte, seroit vendue à un plus haut prix.

Le dit Couturier nous a dit qu'il prendroit la coupe à adjuger, qu'il en donneroit sa soumission et nous l'engagerions à consentir à n'en faire la coupe que dans un an. On pourroit luy avancer quelque chose et s'entendre avec luy afin qu'en procurant de notre part le bien public, on ne préjudicie en rien à la recette des bois de ce département »

Ainsi le lazaret vit-il le jour. Il ne servit que deux ans et, dès 1723, les matériaux qui avaient servi à sa construction furent mis en vente.

Au-delà de cette histoire, une autre nous intéresse, celle de la déforestation qui est en train de s'achever à Rezé à cette époque.

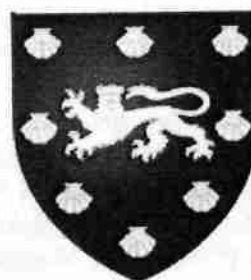
Michel Kervarec

LES GUEMADEUC, vicomtes de Rezé

Par Yann Vince

Bien avant que la terre de Rezé ne soit érigée en comté par Louis XIV au bénéfice de l'un de ses plus fidèles serviteurs, Yves de Monti, en 1672, plusieurs familles se succédèrent à la vicomté. En fait, depuis le début du XV^{ème} siècle, le château des vicomtes de la vieille famille de Rezay a disparu. Les vicomtes qui se succédèrent dès lors n'ont plus leur "maison" à Rezé. Au décès de Sylvestre IV de Rezé, la vicomté passe à Guillaume de Saint-Gilles, compagnon de Jeanne d'Arc. A la mort de celui-ci en 1458, c'est sa fille Marié épouse de Jean de Trévecar qui hérite de la terre. La famille de Trévecar est une vieille famille bretonne d'Escoublac. Jean de Trévecar, est un compagnon du duc François II. Il possède outre Rezé, la seigneurie de Beaulieu (la Roche Ballue) et celle du Plessis en Pont-Saint-Martin. Plusieurs aveux et rôles attestent de sa puissance (rôle de redevances dues au duc de Bretagne, 1452, ADLA*, B 1489 ; aveux seigneuriaux pour différentes terres à Rezé, 1459 à 1478, AMR* ; aveu de dénombrement de terre concernant la métairie de Boisjoulain sur la paroisse de Bouguenais, 1464, ADLA, B 1820 ; acte de créance appartenant à Yvon Jaunay en 1476, ADLA, E 925) ; Françoise de Trévecar hérite à son tour de Rezé, à la disparition de son père vers 1492. C'est par elle que Rezé passera aux mains d'une famille durant plus d'un siècle, les Madeuc de Guémadeuc (voir les articles de Michel Kervarec sur les seigneurs de Rezé dans l'Ami de Rezé n°14,15 et 16)

Une famille bretonne



« de sable au léopard d'argent, accompagné de huit coquilles du même rangées en orle »

Les Madeuc du Gué-Madeuc sont originaires de l'actuelle commune de Pléneuf-Val-André (Côtes d'Armor). Cette famille a donné nombre de serviteurs du duché de Bretagne. Ils étaient notamment seigneurs de Pont-l'Abbé et de Rostrenen. Parmi eux on peut citer Roland de Guémadeuc, chambellan du duc François I^{er} de Bretagne, épousant en 1440 Isabeau de Goyon-Matignon. Son petit-fils, **Jacques de Guémadeuc** devait épouser à Plaintel Françoise de Trévecar, héritière de la vicomté de Rezé. La jeune épouse devient très vite veuve. Son époux est en effet tué lors de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. Pour mémoire, s'affrontaient lors de cette bataille, d'une part, les troupes du roi de France, et d'autre part, celle du duc de Bretagne, François II et ses alliés. La défaite de ces derniers clôt la "guerre folle", guerre féodale qui voit quelques princes français profiter d'une période de régence pour se révolter contre la puissance royale, défendue par la régente Anne de Beaujeu, pour son frère mineur, Charles VIII.

Françoise de Trevecar, veuve de Jacques de Guémadeuc, conserve pour son fils Jacques, la terre de Rezé. Elle devait décéder, sur les terres des Trevecar, à Escoublac, en 1524. **Jacques II de Guémadeuc** devint alors seigneur de Launay, de Crénolles (terre héritée d'une trisaïeulle, épouse d'un Guémadeuc au début du XV^{ème} siècle), de l'Escoublère (par les Trevecar) et vicomte de Rezé. Il est également seigneur de Beaulieu et de la Mothe. Epoux de Madeleine du Chastellier il laisse la terre de Rezé en 1536 à son fils François né en 1522 dont il reste le tuteur (ADLA, sénéchaussée de Guérande, B 1452).

François de Guémadeuc, vicomte de Rezé, rendra hommage pour sa terre de Rezé au roi en 1549 (AMN*, B 1 008). Il est l'époux en 1^{ère} noces de Marguerite de Québriac et c'est à ce titre qu'il devient seigneur de Québriac et baron de Blossac. De ce mariage est issu Thomas, né en 1556, Georges et Anne. Il épouse en 2^{ème} noces Hélène de la Chapelle. François de Guémadeuc décède en 1574, la même année que le roi Charles IX. C'est lui qui, en 1565 vend la terre de Rezé à Pierre de Cornulier, seigneur de la Touche en Nozay. Mais trois ans plus tard, le jeune Thomas dénonce cette vente, reprenant Rezé.

Le destin tragique des derniers Guémadeuc de Rezé

Thomas de Guémadeuc devient vicomte de Rezé après le décès de son père, à l'âge de 18 ans. Grand écuyer de Bretagne, il réalise un double mariage avec la puissante famille bretonne de Beaumanoir : alors qu'il épouse Jacquemine de Beaumanoir, il marie sa sœur Anne à Toussaint de Beaumanoir, frère de son épouse. Huit enfants naissent de cette union : Marguerite (1580), Anne (1581), Toussaint (1582), Thomas (1583, meurt en bas âge), Olive (1584), Suzanne (1585), Thomas (1586) et Jacquemine (1588). Le vicomte de Rezé joue un rôle

très actif dans les guerres de la Ligue, dans le camp du roi. La ligue catholique ou "Sainte Ligue" affiche pour but d'extirper définitivement le protestantisme de France. Son succès est tel qu'elle devient un danger pour la monarchie. En 1588, elle parvient à chasser le roi Henri III de la capitale. En Bretagne, elle est conduite par le duc de Mercoeur, beau-frère du roi et gouverneur de la province depuis 1582. Resté fidèle à Henri III, Guémadeuc combat les troupes du duc de Mercoeur. C'est d'ailleurs un lieutenant de celui-ci, Laurent d'Avaugour, qui tue Guémadeuc à Rennes en 1592.

Toussaint de Guémadeuc a 10 ans lorsqu'il devient vicomte de Rezé. Il épousera bientôt Marie de Botloy. Il est tué en duel à 24 ans par son cousin Tournemine, (auquel il reproche sa conduite en ménage !), en 1606. Son frère **Thomas de Guémadeuc** a juste 20 ans. Il est l'époux de Jeanne Ruellan et compte deux beaux-frères qui joueront un rôle à Rezé : Gabriel de Goulaine (époux de Barbe Ruellan) et Jacques Barrin de la Galissonnière (époux de Vincente Ruellan). Installé à Fougères où il est gouverneur de la ville, il commet un double meurtre en assassinant le sénéchal de Châtillon en Vendelais, puis, plus tard, pour une question de préséance au parlement, le baron de Névet. Pour ce dernier forfait, il est décapité en 1617 en place de Grève à Paris et sa tête exposée sur les remparts de Fougères.

Yann Vince

*ADLA : Archives Départementales de Loire-Atlantique

*AMN : Archives Municipales de Nantes

*AMR : Archives Municipales de Rezé

Enigmes autour des cloches de Bouguenais

Par Joseph Papion

A Bouguenais des cloches ont été baptisées et bénies au XVI^{ème}, au XVII^{ème}, et au XVIII^{ème} siècle. Pour savoir ce qui s'est passé, nous avons consulté le fond Freslon*. Les faits rapportés pour le XVI^{ème} siècle sont cohérents. Pour les autres siècles ?



Eglise de Bouguenais

Que s'est-il passé au XVI^{ème} siècle en 1578 ?

Le premier grand évènement a eu lieu le 25 juillet 1578. Il s'agit du baptême et de la bénédiction d'une grosse cloche nommée "Pierre", dont est Marraine

Anne de Serrant (ou Serent) femme de noble homme Gabriel de Lescouët, sieur du Désert et Parrain, Pierre Sucquet, sieur de la Quaylère (Caillère ?).

Un deuxième évènement a lieu le 3 août 1578 : le baptême et la bénédiction d'une grosse cloche nommée "Pol" dont est marraine, honneste femme Perrine Jaguelin, femme de Bertrand Coullaud et parrain, honorable Jacques Picher, châtelain de ce lieu.

Ces deux évènements sont confirmés par deux notices :

La première indique : « v. et d. Antoine de Saint-Marsal, escuyer, doyen et chanoine de Nantes et recteur de céans bénit les deux cloches le 25 juillet 1578 et le 3 août suivant ».

La deuxième « le 25 juillet, bénédiction d'une grosse cloche nommée "Pierre", et le 3 août suivant d'une autre nommée "Pol" ».

Que s'est-il passé au XVII^{ème} siècle en 1650 ?

La notice indique : « Le 25 janvier 1650, les cloches furent bénies par Monsieur le Recteur, la grosse fût nommée du nom de Saint-Pierre et la plus petite de Marie, mère de Notre-Seigneur ».

Questions :

La même cloche a-t-elle été baptisée deux fois ?

Serait arrivé malheur à la première ?

Ou, s'agit-il d'un raccourci saisissant et synthétique de rédaction ?

Que s'est-il passé au XVIII^{ème} siècle en 1754 ?

Trois notices font état du baptême et de la bénédiction d'une cloche sous la protection de la Sainte Vierge Marie et de Saint Claude.

L'une désigne le parrain :

« Messire Claude Curatteau, docteur en théologie et recteur de cette paroisse »

Deux autres désignent les marraines :

« Dame Louise Bidé, prieure et religieuse de la communauté des Couëts, représentée par damoiselle Marie Biré »

« Dame Marie Portier de Lantimo, femme de [...] Honoré Chaurand, seigneur du Chaffault ».

N'est-il pas étrange que la baptisée n'ait pas de nom, et néanmoins deux marraines ?

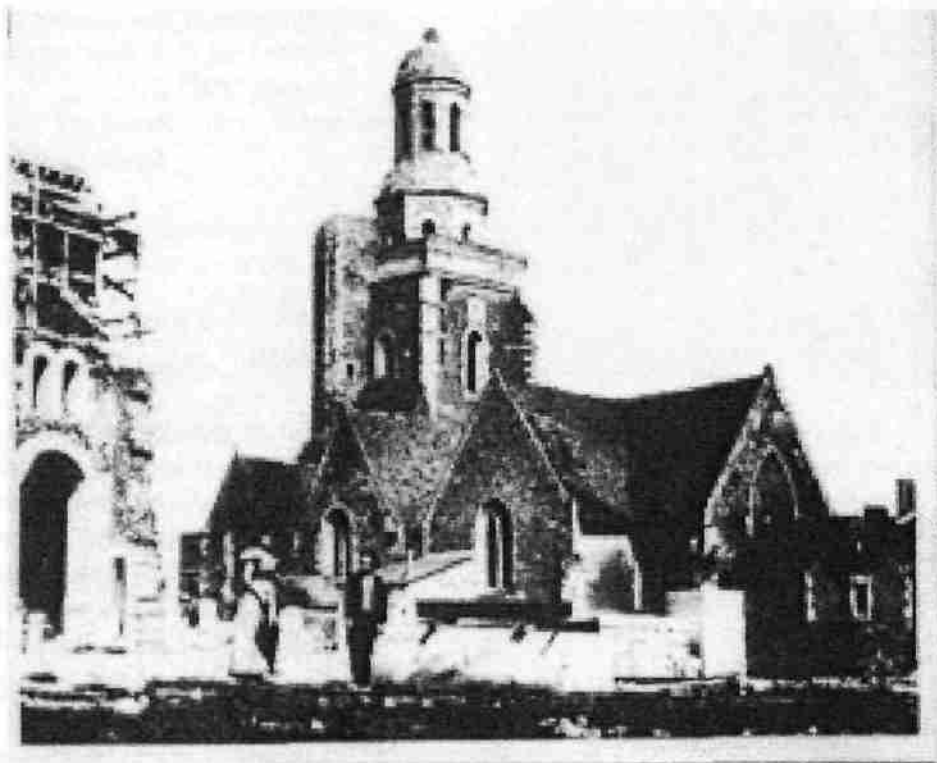
Voici donc quelques énigmes à élucider.

Le fond Freslon rapporte encore sur Bouguenais :

La bénédiction de deux "chapelles domestiques", sans précision de date : celle [du château] de la Marche appartenant à noble homme Pierre Dubern, et celle de la chapelle de la Pierre Anne [...etc] *« Armand Jean Simon sieur du Brossais et de la Pierre Anne et à dame Jeanne Barrin son épouse, présente damoiselle Marie Simon de la Chambre ».*

Une épidémie en octobre-novembre 1639 « avec des morts très nombreux ».

Joseph PAPION



Eglise de Bouguenais



Eglise de Bouguenais

***Le fonds FRESLON**

Le vice-amiral Olivier d'Hauthuille, vicomte de Freslon a établi un relevé généalogique des notables du comté nantais. L'érudit a fait aimablement don de ce travail immense aux Archives Départementales de Loire-Atlantique. Il s'agit d'un relevé par fiches manuscrites des naissances, mariages, décès des familles effectué à partir des registres paroissiaux pour plus de 220 paroisses, situées pour 184 en l'actuelle Loire-Atlantique. Sur ces 184, 13 surtout localisées en sud-Loire ont disparu : le fonds n'existe pas pour 49 communes : la moitié est située dans le Castelbriantais.

Par exemple pour Nantes, le fonds comporte, environ 62000 fiches pouvant comporter en moyenne 3 actes ; pour Bouguenais environ 600 fiches. Pour Rezé ... à voir !

Cette base de données est consultable sur internet à l'adresse suivante :

<http://www.cg44.fr>archives numérisées>fonds Freslon>

Les Vitraux de l'église Saint-Paul de Rezé

Par Jean Seutein

PRELIMINAIRE

La lumière de nos églises

L'art du verre est hérité des Romains, précurseurs du mur de verre d'aujourd'hui.

La basilique des Champs Saint-Martin à Rezé, du VI^{ème} siècle, a notamment livré d'exceptionnels fragments de verre à vitre.

Pendant des siècles, le verre reste un luxe. C'est en Gaule que l'on trouve le plus beau verre. En Angleterre, la toile huilée est encore d'usage au XIII^{ème} siècle. Depuis le X^{ème} siècle, l'art du vitrail s'est développé en France.

Au début, le tailleur de verre le découpe en utilisant une pointe rougie au feu. La découpe au diamant n'apparaîtra qu'au XVI^{ème} siècle. Les morceaux de verre, de différentes couleurs, sont sertis dans un maillage de plomb. La coloration des morceaux de verre se fait avec des poudres de plantes ou de minéraux, selon des procédés tenus secrets et transmis de bouche à oreilles.

Grâce au savoir-faire des artisans, les verrières donnent un témoignage d'une société qui s'articule autour de ceux qui prient, ceux qui travaillent (les corporations) et en faisant appel, en particulier, à l'imaginaire du fidèle et du pèlerin.

Le peintre verrier UZUREAU

Le "peintre verrier UZUREAU", ensuite "UZUREAU Henri et fils", a un atelier au 21, passage sainte Anne à Nantes. Il a exécuté de nombreux vitraux dans la région, entre autres ceux de la chapelle Saint Sauveur à l'Aigrefeuille sur Maine, mais aussi des réalisations dans les églises de Touvois, Quilly, Joué sur Erdre et la cathédrale d'Angers.

LES VITRAUX DE L'EGLISE SAINT-PAUL DE REZE

Le porche



Le typan (ogive tiers point) : en pointe, le Christ et ses apôtres (Ascension), et une devise : « Je suis la porte céleste, qui entre par cette porte est sauvé ».

A gauche : le blason du pape Léon XIII (1878-1903) : *d'azur, à la fasce d'argent, en pal : le cyprès (signe de longévité) au canton dextre du chef : l'étoile du berger, en pointes : deux lys. Blason surmonté d'une tiare d'or, sur fond d'azur à deux clés croisées, l'une or, l'autre argent, les pannetons en haut.*

A droite : Les armoiries de Monseigneur Jules François Le Coq, évêque de Nantes de 1877 à 1892 : *à dextre : de gueules à deux léopards d'or, à senestre : d'azur à trois poissons d'argent, en chef : d'argent d'hermines de sable, surmonté de la crosse d'or et du chapeau de sinople. Soit, deux léopards pour Caen où il fut professeur puis curé de Saint Jean de Caen, trois poissons pour Luçon où il fut évêque, argent et hermines pour Nantes, son épiscopat fut marqué par l'achèvement de la cathédrale de Nantes et la construction de la basilique Saint Donatien.*

La tribune

A l'est, un très beau vitrail (au lever du soleil) aux figures géométriques très décorées et de très belles couleurs.

En bas, les noms des donateurs : « donné par Mr Jean Olive et Dame PRE Cormier en l'an de grâce 1860 ».

Nef ouest

Un premier vitrail sans décoration, en verre transparent, ogive tiers point.

Un second vitrail dédié à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus :



Thérèse Martin, née à Alençon, carmélite à Lisieux, fêtée le 3 octobre.

Sainte Thérèse nimbée, avec dans les bras le Christ en croix et un bouquet de roses, l'ensemble dans une mandorle avec en haut et en bas, entrelacés, un "S" et un "2" (T hébreux). En chef, un listel avec l'inscription « Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre ». En bordure d'azur, des roses. En deuxième rang, demi médaillon avec demi lys de France.

En bas, à gauche : *blason français ancien, d'argent aux clés de sable à pannetons en haut. Quatre étoiles de sable en chef, flancs et pointe.* Les clés, ouverture à la France, les quatre étoiles pour les points cardinaux. Au-dessus, les trois lys de France.

En bas, à droite : *sur fond azur, blason d'argent une croix templière peinte au naturel sur mont de sable, en chef deux étoiles de sable, en pointe une étoile d'argent.* Ce blason représente le Mont Carmel, l'étoile inférieure, la Vierge Marie « étoile de la mer », les étoiles supérieures, les prophètes Elie et Elisée. La croix plantée au sommet du Mont Carmel stylisée fut ajoutée par les Carmes Déchaux ou déchaussés réformés en 1562 par Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix.

Transept ouest

Vitrail dédié à Sainte Anne et à Sainte Marie, sa fille



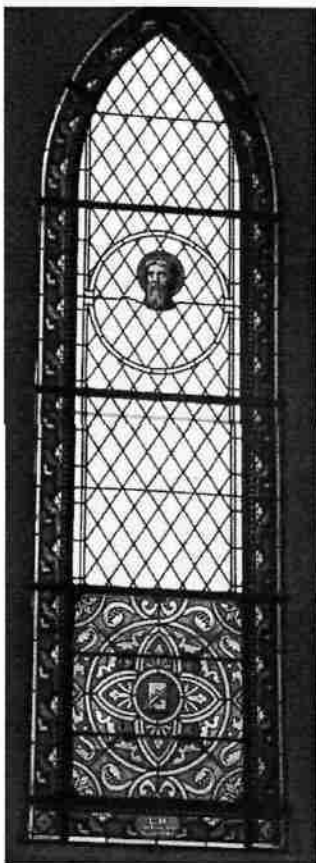
Au centre, sous l'arbre de la sagesse, Sainte Anne instruit la future Sainte Vierge Marie.
En haut, une chapelle avec crochets et fleurons d'or, un ciel orné de quatre feuilles (quadribolé) pourpre.

En bas, dédié à la patronne des bretons, un autel avec inscription « Sainte Anne patronne de la Bretagne conservez-lui la foi.PPN », surmonté d'une colonne à chapiteau ionique avec le lévrier au collier de l'ordre des ducs de Bretagne, lié à un anneau sous couronne d'or. Un listel avec inscription : « Potivs mori quam foedari » (plutôt mourir que salir).

Au-dessus, le blason français moderne avec les armes de la Bretagne : *d'argent aux hermines de sables*, surmonté de la couronne ducale.

En bas, en cartouche : « don de la famille Libaros », à gauche : « Henri Uzureau, à droite : « Nantes 1911 »

Chœur ouest



Vitrail dédié à Saint Pierre :

Vitrail décoré en bordure d'une guirlande d'acanthé et de fleurs, d'un chapelet pourpre et d'un listel foncé.

En haut, Saint Pierre auréolé d'or dans un médaillon d'azur sur fond fleuri. Dans sa main droite, deux clés, l'une d'or, l'autre d'argent. Dans la main gauche, la bible.

En bas, médaillon d'azur à quatre feuilles d'or.

Au centre, médaillon d'azur à clé d'or et glaive d'argent.

En bordure, au centre, « L.H.26 mai 1861, 26 mai 1911 ». On peut lire dans les archives paroissiales « Monsieur le chanoine Léon Hervouet, curé de Saint Paul, a célébré, ce matin, vendredi 26 mai 1911, lendemain de l'Ascension, son jubilé de cinquantaine sacerdotale ».

En bordure, à gauche : « Henri Uzureau », et à droite : « Nantes 1911 ».

Malheureusement, le milieu de ce vitrail a été détruit ... par une tempête ou suite aux bombardements de 1943.

Chœurs est



Vitrail dédié à Saint Paul :

Vitrail, décoré en bordure, d'une guirlande d'acanthé et de fleurs d'un chapelet pourpre et d'un listel foncé.

En haut, tête de Saint Paul auréolé d'or, dans un médaillon de verre clair encerclé d'un listel azur. Malheureusement, le vitrail a perdu une grande partie de ses ornements. Saint Paul, patron de la paroisse, surnommé l'apôtre des gentils, né à Tarse, martyrisé à Rome en l'an 67. Il écrivit de nombreux épîtres. Il fut l'un des premiers organisateurs de la discipline ecclésiastique et la doctrine chrétienne.

En bas, médaillon d'azur à quatre feuilles d'or.

Au centre, médaillon d'azur avec bible d'or à la croix de Malthe et glaive d'argent.

En bordure, au centre, « L.H. 26 mai 1789, 25 janvier 1914 ». On peut lire dans les archives paroissiales « le soir même de la fête patronale de la paroisse, le dimanche 25 janvier, conversion de St Paul, à 23h55, le bon Dieu a rappelé à lui son bon et fidèle serviteur, monsieur le chanoine Léon François Hervouet, curé de la paroisse depuis le 29 juin 1879 ».

Transept est

Vitrail dédié à Notre Dame Consolatrice de Affligés



Vitrail inspiré d'une peinture de W.A. Bouguereau (1825-1905, réalisée en 1877 et intitulée : « Vierge consolatrice », elle est exposée au musée des Beaux Arts de Strasbourg.



Vitrail, décoré en bordure, d'une guirlande de palmes et de lierre, d'un chapelet pourpre et d'un listel foncé.

Au centre, une vierge auréolée, assise sur un trône, le dossier décoré d'une croix tréflée, les accoudoirs ornés de deux lys et de deux rosaces d'églantine (mère de la rose). A genoux, à demi-allongée sur ses genoux, une femme au visage triste, à ses pieds, un enfant décédé, entouré de roses blanches (la pureté). En pointe, un tabernacle avec crochets et fleurons d'or. Un ciel d'azur orné de quatre feuilles pourpre. En bas, une table d'autel surmontée d'une colonne, puis d'un listel avec inscription : « Montjoye Saint Denis », cri de guerre des rois de France, puis du blason du royaume de France et de Navarre : *parti de deux, au 1, d'azur à trois fleurs de lys d'or, au 2, de gueules aux chapelets de tourteaux d'argent posés en orle, en croix et en sautoir, allumés en cœur de sinople*. Il pourrait s'agir de la veuve d'Henri IV, Marie de Médicis. En bordure basse, à gauche : « Henri Uzureau », et à droite : « Nantes 1911 »



Histoire de la vénération de Notre Dame Consolatrice de Affligés : Cette dévotion particulière s'est développée au Luxembourg depuis fort longtemps et subsiste de nos jours. La statue de la Vierge Consolatrice de Affligés, qui se trouve dans la cathédrale de Luxembourg, date du XVII^{ème} siècle (1624). Il s'agit d'une effigie en bois de tilleul, d'une hauteur de 73 cm. Elle commémore la fin de l'épidémie de peste noire au XIV^{ème} siècle. On lui attribue de nombreux miracles. Elle fait toujours l'objet d'une vénération, particulièrement du quatrième au sixième dimanche de Pâques

Nef est

Vitrail dédié à Notre Dame du Perpétuel Secours



Ce vitrail est inspiré d'une peinture byzantine du XIV^{ème} siècle, d'auteur inconnu, originaire de l'île de Crète. Elle fut apportée en Italie par un marchand chassé par les Ottomans. Elle fut vite repérée puis honorée par le clergé. Depuis lors, elle a été vénérée par les Romains, puis, diffusée par les Rédemptoristes dans le monde entier. Elle représente une scène symbolique et visionnaire : Jésus-Enfant voit d'avance sa destinée tragique, sa Passion. La croix, la lance, l'éponge piquée sur un roseau, sont portées par les anges, saint Michel et saint Gabriel.

L'Enfant est effrayé et apaisé par Marie.

Au centre, la Vierge Marie et l'Enfant Jésus, dans une mandorle, avec en haut et en bas, deux lettres entrelacées « M » et « A ». En chef, un listel avec l'inscription « Gloire à Notre Dame du Perpétuel Secours », avec une croix de Malte à chaque extrémité. En bordure d'azur, des roses. En deuxième rang, demi médaillon avec demi lys de France.

En bas, à gauche, sur fond d'azur : *blason français ancien, aux armes de Bretagne, d'argent, aux moucheteurs d'hermines.*

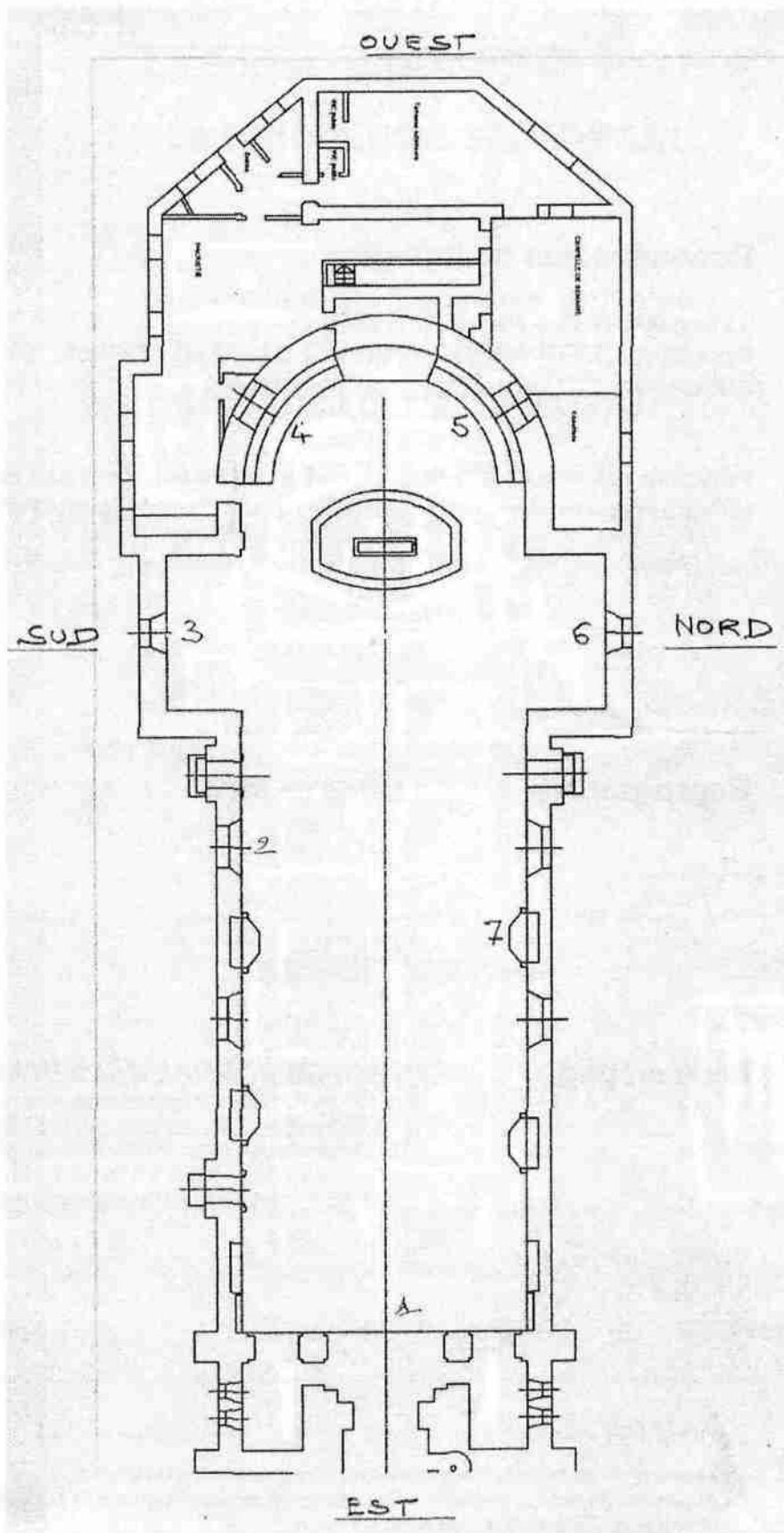
En bas, à droite sur fond d'azur : *blason français ancien, aux armes de Nantes, de gueules à la nef d'argent, grée de même, voguant sur des ondes de sinople, en chef, d'argent semé de mouchetures d'hermines.*

En bas, au centre : cartouches sans inscription.

Sources : M. Brangolo et Bourget (blason du carmel). Archives de Rezé et paroisse St Paul. Mme Bost pour le vitrail nord. Mme Artaud des Amis de Rezé pour les photos et le vitrail N.D. du Perpétuel Secours. M. Hervé Jean de la paroisse St Paul



Eglise Saint Paul de Rezé



Plan église de Rezé Saint Paul

Dessin J. Seutein

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC , président - tél : 02 40 75 47 60

Adresse internet ; lesamisdereze@laposte.net

Participer activement à notre association en nous faisant part de vos remarques ou en écrivant un article qui paraîtra dans le prochain bulletin.

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

PROFESSIONNAL SECRETARIAT

La solution administrative pour

L'Entreprise – L'Association – Le Particulier

5, chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENNAIS

Tél : 08 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51

E.Mail : profess.secretariat@wanadoo.fr

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs et de l'association Les Amis de Rezé.

ORPAR

La Société des AMIS DE REZE

La RESIDENCE SAINT-PAUL

Sont en partenariat pour une organisation des

MARDIS DE L'HISTOIRE

A 14 h 30

Entrée gratuite - Résidence St- Paul - 103, rue Jean Fraix REZE

SAISON 2008/2009

Mardi 21 octobre 2008	Francs et Vikings Dans la mémoire nantaise	M. Kervarec
Mardi 9 décembre 2008	Années 1930	J. Bérigaud
Mardi 10 février 2009	Les Bretons et la perfide Albion	J. Guiffan
Mardi 7 avril 2009	La résistante Germaine Tillon	A. Barbara
Mardi 9 juin 2009	Le maréchal Vauban	C. Decours

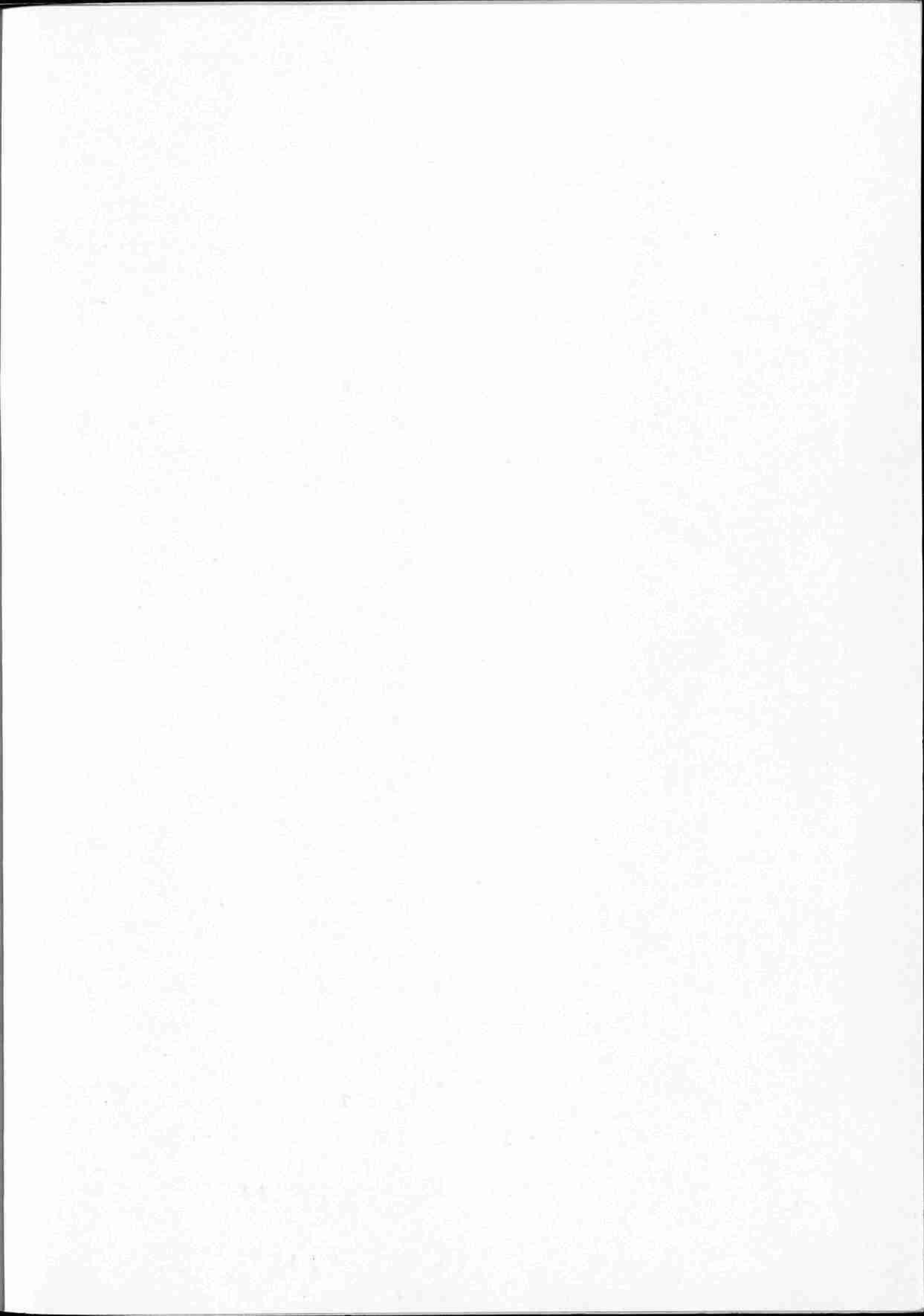
LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION ELUS EN 2006

Président	Michel KERVAREC
Vice-président	Yann VINCE
Secrétaire	Isidore IMPINNA
Secrétaire-adjointe	Marie-Françoise ARTAUD
Trésorière	Marie-Thérèse VASSENER
Trésorière –adjointe	Gisèle LECOQ

Eliane BIRON, Françoise FEUILLET, Annick LE GOFF, Simone LERAY, Gilbert AZAIS, René MASSON, Yves PACAUD, Daniel PENEAU, Mireille PERNAUT, Dominique POIRAUX, Bernard TROCHAIN, Jean SEUTEIN, et Joseph PAPION (membre invité).

VOUS SOUHAITENT UNE BONNE ANNEE 2009





THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

100 EAST EAST

CHICAGO, ILL.

1950



